

Ce disque est le premier qui ait jamais été consacré à la musique indigène de Bornéo, et les enregistrements dont il est fait, les premiers qui aient jamais été publiés de la musique des Dayak de Kalimantan.

La région montagneuse où vivent Penihing et Busang est encore actuellement presque inaccessible et c'est au prix d'un long mois d'efforts, remontant non sans peine en pirogue les dangereux rapides du Méhakam, que Pierre Ivanoff, chef de l'expédition, André Martin, technicien du son, Frantz Laforest et Raymond de Seynes, sont parvenus à l'atteindre.

Depuis que le Gouvernement de la République Indonésienne a pris en charge les destinées de cette partie de Bornéo appelée maintenant Kalimantan, le mouvement de modernisation s'y précipite et le mode de vie traditionnelle des peuples Dayak sera bientôt profondément bouleversé. Les enregistrements de l'expédition Ivanoff constituent d'irremplaçables documents sur la musique de peuples restés si longtemps à l'écart.

Gilbert ROUGET.

N. B. - Les mots Dayak sont orthographiés à l'anglaise et le u se prononce : ou

BORNEO

(KALIMANTAN)

MUSIQUE DES CHASSEURS DE TÊTES

Enregistré à BORNÉO (Kalimantan) par Pierre IVANOFF, chef de l'expédition ;
André Martin, technicien du son ; Frantz Laforest, et Raymond de Seynes.

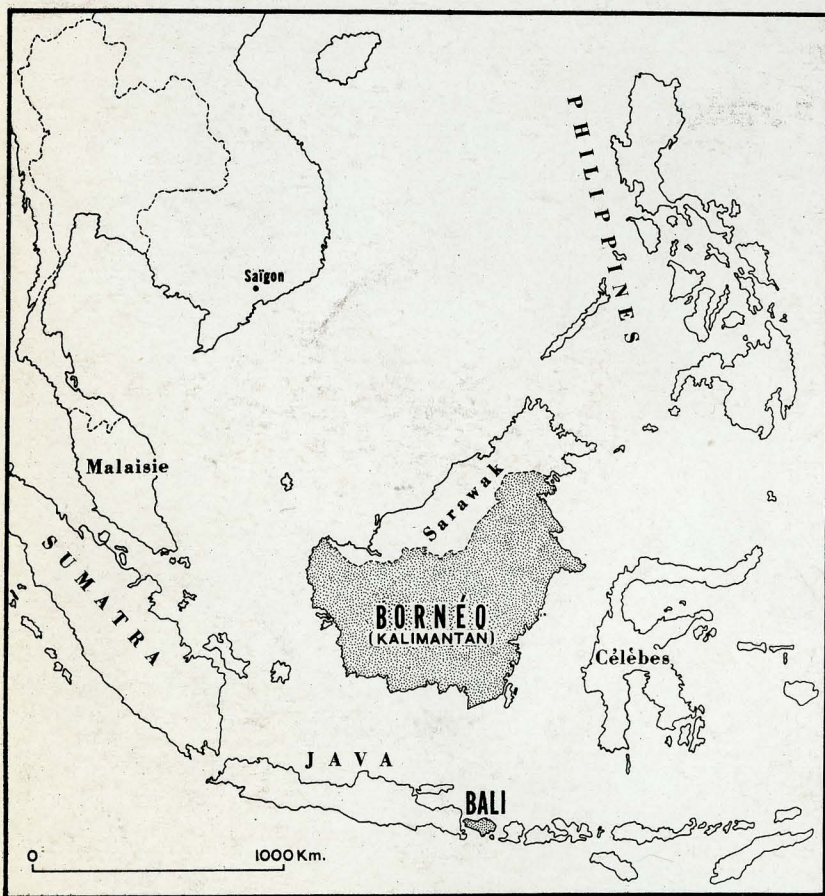
Édité sous la direction de Gilbert Rouget, assistant au Département d'Éthnomusicologie du Musée de l'Homme.

Cette musique a été enregistrée au centre de Bornéo, sur le Haut-Méhakam, au cours de notre expédition 1953-54. Les différents groupes de Dayak que nous avons rencontrés dans cette région avaient tous leur propre dialecte. Mais leur unité culturelle ne fait aucun doute, surtout dans le domaine musical. Nous mentionnerons cependant chaque fois le nom des tribus chez lesquelles nous avons enregistré les différents morceaux qui composent ce disque.

Les Dayak sont des agriculteurs nomades, chasseurs de têtes. Cette coutume, qui est un rite propitiatoire - il faut donner aux Dieux, avant que ceux-ci ne se servent - est le pivot de leur vie religieuse. Les Dayak

se dispersent dans la forêt par petits groupes de deux ou trois familles, pour chasser ou pour travailler au « ladang », petit coin de forêt défrichée, qui donnera une, au plus, deux récoltes de riz. Mais tous les membres de la tribu se rassemblent périodiquement au « baang », maison collective construite sur pilotis près de la rivière. Chaque rassemblement au « baang » signale qu'une nouvelle phase des activités agricoles va commencer dans les « ladang » ou qu'un évènement important pour la collectivité va se dérouler au village, ce qui exige l'accomplissement de différents rites.

Pierre IVANOFF.



FACE I

1. MONGHOSAN.

Un groupe de Penihing est parti dans la forêt depuis plusieurs jours. Avec les trompes de bambou, ils annoncent à ceux qui sont demeurés au village qu'ils sont de retour avec une tête humaine. Mais la nuit est « tabou ». Les chasseurs de têtes doivent attendre l'aube pour arriver au village. Au « baang », maison collective, personne ne doit dormir. Les hommes du village répondent aux chasseurs de têtes en chantant en chœur. Les trompes et le grand tambour de guerre accompagnent leurs chants.

2. DAYUNG.

Chez les Pénihing, celui qui est chaman par hérédité, a pour tout instrument un bouclier sur le côté extérieur duquel il tend un fil de rotin. Accroupi derrière le bouclier, il appelle les Dieux. (Photo 1) Toujours à la même cadence régulière, il fait vibrer le rotin. Ce sont ces vibrations qui servent d'accompagnement aux incantations du chaman. Il présente le malade, vante ses qualités et demande aux Dieux alliés de lui prêter aide pour chercher l'âme perdue du patient. Car le Dayak pense que s'il est malade, c'est parce que son âme s'est échappée pendant le sommeil et qu'elle est retenue par un démon mal intentionné, au royaume des Puissances Supérieures.

3. SANGKEP.

Jeu rituel des femmes Pénihing, dans les jours qui suivent les semailles du riz. La « Sangkep » se joue avec des pilons que l'on entrechoque. Une danseuse saute au milieu des pilons. Elle mime des scènes du « ladang » (champ de riz). Chaque changement de rythme lui indique une autre scène à mimer. On la voit se grattant les pieds, les jambes, le ventre, le dos, les bras, scène courante au « ladang » quand on a mis le pied sur une fourmière. Puis une seconde danseuse arrive : course, piailllements, mouvements de bras : c'est un faucon poursuivant une poule. Toujours entre les pilons qui s'entrechoquent et qu'accompagnent les gongs, la scène suivante montre une troisième danseuse couverte de feuilles et de tissus qui représente le cerf ou tout autre animal sauvage. Les danseuses cherchent à la chasser du « ladang ». Enfin abandonnant toute mime, la principale danseuse frappe les pilons avec un bâtonnet et superpose ainsi un rythme mélodique nouveau sur celui des pilons.

4. BAKUNG.

Au cours des soirées qui suivent les jours de fête, des chanteurs improvisés évoquent le glorieux passé de la tribu. Ici, un Oma-Suling énumère les victoires de sa tribu. Mais de plus, il s'adresse dans son chant, aux ennemis héréditaires de la tribu : les Pénihing, pour les insulter et leur donner le plus grand nombre possible d'adjectifs méprisants.

5. BECOTON.

La répartition des tâches est bien délimitée. Tous les travaux agricoles sont essentiellement réservés aux femmes. Seul le défrichement de la forêt aux hommes. Mais il y a quelques changements lors de la récolte du riz. Ce chant nous l'explique. Les Pénihing disent :

Photo de couverture : Dayak en costume d'apparat, pendant une cérémonie consacrée à la chasse aux têtes.

« Notre riz va-t-il pourrir ?

Pouvons-nous, nous les hommes, couper le riz ?

Notre travail à nous c'est d'aller à la guerre.

Notre travail c'est de ramener des têtes coupées,

Et de revenir à notre village avec des prisonniers.

Couper le riz tout seuls, cela nous est impossible.

C'est pourquoi nous vous demandons, femmes, de vous joindre à nous. »

Et les femmes répondent :

« Nous sommes contentes de cette demande,

Car nous nous sentons toujours à l'écart.

Nous sommes heureuses d'aller couper le riz avec les hommes,

Car c'est mieux « évidemment » d'être ensemble.

La joie et le bonheur règnent au « baang ».

Les hommes et les femmes s'unissent avant d'aller au « ladang ».

FACE II

1. KAPENG DATENG. Solo de sapeh.

La sapeh est une sorte de luth, oblong et à manche court, à trois cordes de rotin ou de métal. Les Dayak jouent de cet instrument le soir; lors des réunions de la tribu. Cette musique accompagne la danse collective des Dayak, qui est une ronde monotone scandée tous les trois pas et qui dure toute la nuit. Elle est dansée dans les grandes occasions et particulièrement quand une nouvelle tête coupée arrive au village.

Ici, cette musique accompagne une danse d'homme seul, qui a lieu la nuit. On entend comme dans la plupart de ces enregistrements, d'ailleurs, le crissement aigu des insectes. Le danseur, un Pénihing, tient son kriss et son bouclier. Il marche en silence, fait onduler son corps, fait mine de guetter quelque chose, puis lentement s'accroupit, se ramasse sur lui-même, en boule. Tout à coup, il se détend comme un ressort et brandit son kriss. C'est la mime de la chasse aux têtes. Cette chasse à l'affût, cette attaque silencieuse et pleine de trahison semble être considérée comme un grand acte de courage à Bornéo. Il est vrai qu'une fois la tête coupée, une véritable chasse à l'homme s'organise contre le possesseur de ce trophée, qui se trouve à plusieurs semaines de marche de sa tribu.



Photo N° 1

2. DAYUNG KIHAN.

La profession de chaman à Bornéo est en grande partie réservée aux femmes. Une vieille chaman (Tukan Dayung) de la tribu des Oma-Suling (groupe Busang), organise une cérémonie qui a pour but de prévenir les Dieux que demain débute la fête « Dangeih ». La vieille femme est assise sur une natte devant le compartiment de la maison collective qui est réservé au chef. Elle appelle les âmes des Morts, en énonçant leur généalogie. Huit femmes forment une ronde autour d'elle. De l'une à l'autre, elles tiennent dans leurs mains des bandes de « kapa » (tissu des Ancêtres) et reprennent en chœur le refrain des incantations de la Tukan-Dayung. Cette dernière s'arrêtera quelques instants pour dire aux Esprits : « attendez-moi, voulez-vous, j'ai envie de mâcher une chique de bétel ».

3. ORANG-SIHIR.

Ils sont rares à Bornéo ces hommes-médecine. Dans la région du Méhakam, Ubung est le seul homme-médecine. Il a été initié dans le bas-Méhakam par des « Bougis », qui viennent de l'île de Célèbes. Il n'est devenu « Orang-Sihir » qu'après une longue initiation.

Chez les Pénihing, au « baang » de Naha-Bohan, un homme est mourant. Ubung s'est dessiné des points blancs sur le corps afin que les Dieux alliés le reconnaissent. Des grelots sont attachés à ses chevilles. Il adresse ses incantations aux Dieux, soit en Malais, soit en dialecte « Bahau ». Il impose son rythme aux deux jeunes filles qui tapent chacune sur un gong et aux deux hommes qui frappent les deux petits tambours. Il officiera toute la nuit. Mais son verdict sera formel : à l'aube le malade mourra, après son départ. C'était vrai.

Ce morceau est un condensé de cette cérémonie.